

Thèbes, à l'ombre de la tombe

Pas un mot durant 1h23 et 17 secondes. Le film document de Jacques Siron projeté ce soir dans la salle presque comble du centre Wilsdorf Ardit est muet. Les nombreux égyptophiles alléchés par le titre "Thèbes à l'ombre des tombes" n'ont rien vu des temples pharaoniques et de la vallée des rois. Ou si peu. Quelques reflets ironiques de touristes défilant en troupeau, tous armés de leurs caméras électroniques.

Jacques Siron en fut un de ces touristes, mais son séjour prolongé sur la rive ouest, qui se vide chaque jour de ses visiteurs étrangers, du crépuscule à l'aube, l'a immergé dans un monde étrange et éternel, celui des Egyptiens du village de Gourna, dont la fin annoncée, programmée, l'a ému jusque dans ses entrailles.

Comment s'opposer à l'impérieuse demande de la science archéologique qui veut fouiller le cimetière ancien que le village recouvre? Comment résister aux promesses de l'industrie touristique et aux devises vitales pour le pays? La fatalité et la nostalgie prennent les tons ocres et la lumière implacable d'une photo juste un peu surexposée.

Les images du veau que des villageois saignent au couteau, sans dire un mot, dans un scène nocturne d'une rare violence, et mettent en pièces avant même que toute vie ait quitté l'animal, précèdent celles de l'effondrement du village lui-même. Qui meurt sous les coups des pelleteuses et des bulldozers, sans bruit, noyé dans la poussière blanche. Le film de Siron fait inmanquablement pensé à l'agonie de ses villages des Alpes engloutis sous les eaux des barrages.

La camera de Pio Corradi s'attarde, longuement, détaille chaque arpent du pied de la montagne pyramide d'Al Quom, au versant de laquelle reposent les pharaons depuis quatre ou cinq mille ans. Plan fixe, l'objectif dresse l'inventaire des maisons, des portes, des murs, des zones d'ombre et de lumière, des rituels, des habitants, dont la vie s'écoule immuable et répétitive.



Quelque chose cloche pourtant dans ce temps arrêté. Comme dans les Alpes, il

n'y a que des vieux qui filent la laine sur de vieux rouets et des gamins dépenaillés. Les jeunes adultes ont abandonné le village qui ne les nourrit plus. L'harmonie est rompue.

C'est du début à la fin le propos de la bande son. Omniprésente, assourdissante quelquefois. Un piano travaillé, une contrebasse, des instruments impérialistes, une voix qui impose l'occident dans ce monde inconnue. Tantôt séductrice, tantôt dominatrice, la musique contemporaine s'empare du village, le maîtrise, tente de l'amadouer de le dompter comme on dresse un animal, finit par le dominer, par l'engloutir.

Une vache descend dans le Nil. Dans le reflet des eaux, on voit son veau renversé. Ultime image d'un monde qui marche la tête à l'envers.

Jean-François Mabut

© Tribune de Genève/Vu du Salève
28 février 2008